

Traduire, en poésie

Henri Deluy *et al.*,
Traduire, en poésie ?
Farrago – Éditions Léo Scheer, Tours, 2002¹

Le mardi 16 novembre 1999, en introduction à la cinquième Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne, se tenait à Créteil une rencontre-débat réunissant des poètes et des poètes qui traduisent, que Henri Deluy présente ainsi : « Dominique Buisset affronte les poésies grecques et latines anciennes, Joseph-Julien Guglielmi, les poètes américains contemporains, Christophe Marchand-Kiss, les poètes américains et les poètes allemands, Marc Petit, la poésie baroque allemande et Georg Trakl, notamment, Tita Reut, des poètes américains et espagnols, Jacques Roubaud est l’auteur d’une mémorable anthologie des troubadours et de nombreuses traductions de poètes américains, en particulier. » L’ensemble des sept interventions est désormais accessible sous la forme d’une petite plaquette, *Traduire, en poésie ?*, fort précieuse pour ceux d’entre nous qui pratiquent cet exercice ou s’y intéressent.

Henri Deluy fonde son intervention sur ce qui pourrait sembler un paradoxe : « la poésie n’existe pas », c’est le poème qui existe, « la forme-poésie » (« il n’y a pas de poésie avant le poème »). Il propose une double description des pratiques du traduire d’un poème, d’une part, les grandes orientations « qui fournissent un ferment à l’énergie des traducteurs [de poèmes] en France », d’autre part, les méthodes. Cinq grandes orientations : « le mot à mot presque intégral », lequel « n’apporte au poème traduit que

(1) Ouvrage non diffusé en librairie. Pour le recevoir s’adresser directement à : Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne. 11, rue Ferdinand-Roussel. 94200 Ivry-sur-Seine. Tél. : 01 49 59 88 00. Courriel : biennaledespoetes@wanadoo.fr

lourdeurs, inconséquences, incompréhensions » ; le repérage d'« un mouvement de type traditionnel » transposé selon « une forme-versification du même type » ; l'appui « sur une versification utilisée dans la poésie française de l'époque de référence » ; le « vers libre standard », pratique majoritaire que Henri Deluy décrit comme « la mise à plat du poème original par la traduction du sens et dans l'à-peu-près du découpage et des frontières de vers du poème de départ » ; et la « marche à la prose », le poème en vers qui « devient un soi-disant *poème en prose*. » Quant aux méthodes du traduire, Henri Deluy en recense quatre : la « traduction solitaire » ; la « traduction appuyée », fondée sur des contrôles auprès de la langue d'origine et/ou l'appui sur des traductions existantes ; la « traduction composée », qui recourt à des collaborations et à des traductions existantes, parfois à des « traductions-relais » ; et la « traduction collective », en présence de l'auteur, d'un interprète ; les deux premières impliquent une connaissance suffisante de la langue source, les deux dernières se pratiquent sans la connaissance directe de celle-ci². « Par-delà les positions de principe, les réussites ne sont pas rares dans tous les cas de figure – lesquels ne se limitent pas à cette rapide approche », admet Henri Deluy qui, un peu plus loin, affirme qu'il faut « multiplier les traductions, génération après génération, poète après poète, et de la même génération aussi bien : toute traduction est toujours à refaire. »

L'intérêt de ce petit ouvrage de référence réside aussi dans la multiplicité des postures individuelles qui, juxtaposées, constituent une bonne grammaire du traduire en poésie. Quelques phrases, pour laisser encore parler des « poètes qui traduisent ».

Dominique Buisset : « La *traduction* de poésie est sans doute la figure la plus élaborée du rapport de l'individu à l'altérité, de la manière dont il sait se percevoir et se dire en tant que sujet, c'est-à-dire, indissociablement (indissolublement ?) *mettre de l'AUTRE en JE*. »

Joseph Julien Guglielmi : « Traduire de la poésie n'est pas chose distincte d'écrire de la poésie. » Et « Je n'ai pas, à proprement parler, de théorie de la traduction. Ce que j'essaie de faire [...], c'est de donner lieu à *un autre poème* en français. Avec tous les risques que cela comporte. »

Christophe Marchand-Kiss : « Le traducteur et l'écrivain ont ceci (potentiellement) en commun qu'ils peuvent changer la *face* du langage.

(2) Il conviendrait de lire ici, pour ne pas tomber dans le schématisme, ce que dit Claude Adelen du traduire subversif dans *Henri Deluy, une passion de l'immédiat*, Fourbis, 1995, pp. 23 et suiv.

[...] Le traducteur le fait en accueillant l'étranger dans sa langue. » Et « Toute traduction devrait faire converger le texte étranger vers une *autrelangue*³ du français. »

Marc Petit : « Les poèmes que l'on traduit sont comme des masques. [...] Ils ne cachent rien, ne montrent rien, mais remplacent mon visage. Traduire la poésie, c'est faire l'expérience d'un moi lyrique par délégation. »

Tita Reut : « Contrairement à la prose de l'essai ou du roman, la poésie est un exercice de densité, c'est-à-dire qu'elle n'explique pas, n'explique pas, mais va directement au résultat : l'idée, l'image – d'où sa parenté avec les arts plastiques. »

Jacques Roubaud : « Un poème est le faisceau associé au préfaisceau de toutes ses traductions internes et externes. » Et « La traduction des grandes œuvres des autres langues est un moyen pour une langue de défendre sa propre existence. »

Il est sûr que l'on pourra recevoir telle intervention ou partie d'une intervention comme une provocation, mais que l'on traduise des poèmes ou d'autres textes où émerge çà et là, un peu de poésie, cet ouvrage – qui m'accompagne souvent – ne cessera de nous interroger et, s'il le faut, de nous donner des bribes de certitudes !

François Mathieu

(3) En un seul mot.